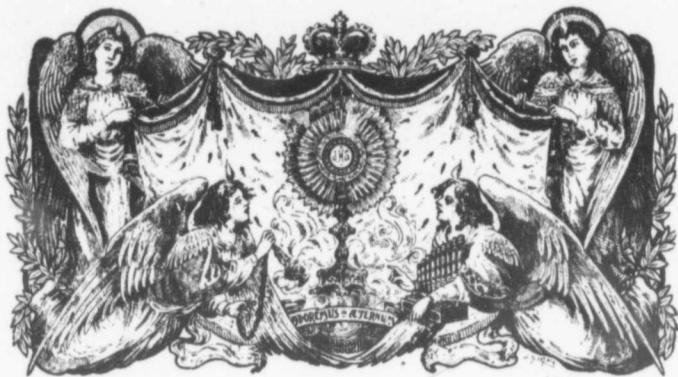




L'INNOCENCE

D'après le tableau de Bouguereau.



NOTRE-DAME DE MAI.

SAINTE Notre-Dame à la robe rose,
Au long manteau bleu !
Dans vos bras bénis l'Enfant qui repose
Est l'Enfant de Dieu.

Votre front de Vierge a pour diadème
L'Arc aux sept couleurs.
A votre collier l'aube a mis sa gemme,
Le printemps ses fleurs.

Si grande bonté, tant d'amour éclaire
Vos regards si doux,
Si plein de tendresse est le nom de Mère
S'envolant à Vous,

Et tant de pitié de votre visage
Rayonne sur nous,
Qu'il fait bon venir devant votre image
Pleurer à genoux !

O Reine de Mai, des lis et des roses !
 Comme en un berceau,
 Jésus s'est blotti, les paupières closes,
 Dans votre manteau.

Et, tandis qu'il dort, l'archange, dont l'aile
 S'entr'ouvre sur Vous,
 Et qui, s'il n'était d'essence immortelle,
 Semblerait jaloux,

Celui dont l'*Ave* portait en message
 Un son d'*Angelus*,
 Hésite, et confond avec votre image
 Les traits de Jésus.

O Vierge de Mai, belle Dame rose !
 Ecartez un peu
 Les plis où Jésus sur vos bras repose
 Dans le manteau bleu.

Avant son réveil, avant qu'il ne lève
 Ses beaux cils soyeux,
 Avant qu'il ne laisse échapper le rêve
 Qui lui vient des cieux,

Dame rose, ouvrez, pour que je le voie,
 Votre manteau bleu,
 Et que je savoure un rayon de joie
 En regardant Dieu.

RENÉ DES CHESNAIS.



ses p
 l'ens
 pour
 A
 du c
 cal.
 sion
 vaire
 n'ex
 de pl
 cette
 ristie
 de St
 monc
 Qu
 fini d
 roles



PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Mai 1903

Nos devoirs

envers la sainte l'Eucharistie :

Premier Devoir : Croire.

POUR approcher de Dieu, le premier devoir, dit saint Paul, c'est de croire en Lui. Si donc l'Eucharistie, c'est Jésus-Christ, notre Dieu, la première obligation du chrétien à son égard, c'est la foi.

Qu'il est facile de croire en Jésus-Hostie, quand on se rappelle l'amour du Sauveur, — ses promesses à Capharnaüm, — ses paroles à la Cène, — l'enseignement infaillible de l'Eglise, — et sa vénération pour l'auguste Sacrement !

Au dessus des raisons de l'esprit, il y a " les raisons du cœur que l'esprit ne peut pas comprendre " disait Pascal. En voyant l'amour de notre Dieu, poussant la passion jusqu'à ces merveilles qui sont la Crèche et le Calvaire, est-il si difficile de croire que cet amour, que rien n'explique et qui explique tout, a pû et dû faire un pas de plus, et aboutir comme naturellement, à l'Eucharistie, cette limite sans limites de la passion divine ? L'Eucharistie, n'est-ce pas le mystère qui se cache sous ces mots de St Jean : " Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin ? "

Quand l'âme a ainsi fait connaissance avec l'amour infini de Jésus, le divin Maître peut alors parler, et ses paroles seront comprises.

Voici d'abord les paroles du Sauveur dans sa promesse de l'Eucharistie, faite un an avant son institution, en présence des Capharnaïtes? " Je suis, dit-il, le pain vivant descendu du ciel... Le pain que je donnerai c'est ma chair... Ce pain descendu du ciel n'est pas celui que vos pères ont mangé au désert sans les empêcher de mourir.. Celui qui mange ce pain vivra éternellement..."

Jésus pouvait-il affirmer plus clairement l'identité de sa substance divine avec le pain eucharistique? Ce pain, ce n'est pas la manne, ce n'est pas un pain ordinaire, ce n'est pas une figure inerte et sans réalité, c'est sa chair, c'est Lui-même.

Voilà le don que l'Homme-Dieu avait promis dans la synagogue de Capharnaüm, don qui porte deux noms : l'un pour l'apparence : le pain ; l'autre pour la réalité : sa Chair.

Est-ce bien le don qu'Il a fait à ses Apôtres au Cénacle ?

Écoutons. C'est la veille de sa mort sanglante, heure du Testament suprême, et partant, du suprême amour. Il est à table avec ses douze bien-aimés. Il prend du pain, le bénit et le donne à ses disciples : " Prenez dit-il, et mangez, ceci est mon corps." Puis Il leur présente le calice en disant : " Buvez-en tous, ceci est mon Sang, qui sera répandu pour un grand nombre."

C'est bien la réalisation de la promesse. Ce sont bien le Pain et le Vin promis, c'est-à-dire le Corps et le Sang du Sauveur, qui n'ont jamais cessé d'être unis à la divinité du Verbe depuis l'Incarnation, l'Humanité qui apparut glorieuse et immortelle au matin de la Résurrection.

L'Eglise, Epouse du Sauveur, héritière de sa vérité et de son amour, commande aussi, après Lui, notre foi en l'Eucharistie. Ses pasteurs, successeurs en ligne directe des Apôtres, ont le dépôt des adorables vérités annoncées par Jésus Christ et ainsi elle ne peut se tromper.

L'Eglise voudrait-elle nous tromper? Oh ! non ; car, mère divine, elle aime ses enfants comme Dieu lui-même, avec qui, épouse spirituelle, elle n'a qu'un même esprit d'amour et de vérité, qui la rend incapable de nous demander une foi sacrilège et idolâtrique, et de donner à nos âmes un pain d'erreur et de mensonge.

Nous devons donc la croire quand elle nous répète en nous présentant, à la Table sainte, le " Pain vivant des-

centu du ciel," ces paroles qu'elle a dites à ses enfants de tous les siècles : "*Ecce Agnus Dei... Corpus Domini nostri Jesu Christi...*" "Voici l'Agneau de Dieu... Que le Corps de Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle."

Au témoignage de sa parole, l'Eglise ajoute le témoignage de son exemple, de sa foi pratique. "Comme Jean-Baptiste qui, après avoir indiqué le Messie, s'était jeté à ses pieds, ainsi l'Eglise consacre toute la solennité de son culte à glorifier l'adorable Personne de Jésus au Sacrement. Ses splendides basiliques sont l'expression de sa foi envers l'Eucharistie. Elle n'a pas voulu bâtir des tombeaux, mais des temples, où son Dieu trouvât un trône digne de lui." (*P. Eymard.*)

Ne craignons jamais de manifester notre foi eucharistique, de la défendre même au besoin, quand nous la voyons attaquée par l'ignorance ou la mauvaise foi. En rougir alors serait un crime !

Demandons souvent à Jésus-Hostie lui-même d'augmenter notre foi envers Lui. "Seigneur, lui dirons-nous avec ce père dont parle l'Evangile, je crois en vous, mais aidez mon incrédulité." Ayons la foi, mais une foi pratique ; soyons conséquents avec nous-même, et si nous croyons que l'Eucharistie est notre Dieu, sachons l'honorer et l'aimer comme notre Dieu.

Un évêque, voyant un chrétien manquer de respect au Saint-Sacrement, lui dit : "Avez-vous la foi ?..." Ce chrétien humilié de cette question, répondit : "Certainement, Monseigneur, j'ai la foi. — Tant pis, reprit l'évêque ; il vaudrait mieux n'avoir pas la foi que de se conduire ainsi en présence de son Dieu."

En ce beau mois de Mai, appuyons notre demande sur l'intercession de l'auguste Reine du Cénacle, que l'Eglise proclame "bienheureuse parce qu'elle a cru," *Beata es tu, Maria, quæ credidisti.*"

F. G.

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 14 Mai, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



ANGELINE



ANGELINE va avoir dix ans.

Avec ses allures éveillées et légèrement espiègles, ses petits yeux couleur noisette, luisants comme des escarboucles, ses mèches folichonnes qui se tortillent sur un front blanc et ses deux lèvres qui fleurissent en bouton de rose écarlate, elle est la bonne fée du papa.

Quand il revient le soir, le front embrumé de soucis, son gracieux lutin qu'est Angéline l'épie un moment du coin de l'œil. Puis sautant vivement sur ses genoux, d'une main elle lui encercle le cou, de l'autre, elle lui saisit la barbe du menton, et collant un gros baiser sur les deux joues :

— "Oh va ! tu es le meilleur des bons papas." — Le rayon lumineux a troué le nuage noir : devant cette enchanteresse irrésistible, il faut rire, il faut causer, il faut tout oublier.

Ce qui fait monter l'humeur paternelle au beau fixe, c'est quand un ami, très avisé, avec une pointe d'exaspération, observe :

— Cette enfant, c'est tout-à-fait les traits de son père !

Ce qui est certainement vrai, c'est que le cœur d'Angéline est une miniature du cœur de sa mère.

Tout doucement, goutte à goutte, comme le lait, elle a fait pénétrer dans cette âme toute la substance de sa foi et de sa vertu, et avec la tendresse délicate de ses doigts maternels, elle a couvert de mousseline et de roses les débuts de l'austère chemin de la vertu. — D'ailleurs, cette petite âme s'ouvre toute grande devant elle.

Son cœur est pour elle translucide comme un crystal, et Angéline, qui se prépare à sa première communion, n'aurait pas cru faire une bonne confession si, auparavant, elle n'avait fait à sa bonne mère le récit détaillé

de ses peccadilles, et obtenu son pardon avant de recevoir le pardon de Dieu.

* * *

Le grand jour se lève. Sous les arceaux gris des tours, les trois vieilles cloches s'ébattent, folâtres, dans une ronde échevelée, entremêlant leurs notes avec la plus harmonieuse confusion : " Chantons, tintons, sautons pour nos petits enfants !... "

Par un des portiques, arrivent les longues théories aux vêtements blancs comme leur cierge, à la figure brillante comme la flamme qu'il projette.

Les parents se pressent sur le parcours de la procession, dévorant des yeux les chers petits.

La mère d'Angéline, réprimant à peine une exclamation, pousse son mari du coude et, frémissante, lui désigne du doigt leur fille adorée qui défile devant eux : " vois-tu ?... "

Lui, ouvre de grands yeux, " il voit bien quelque chose, mais, je ne sais pour quelle cause, il ne distingue pas bien... "

Non, il ne comprend pas bien..., pourtant, il sent quelque chose.

Quand l'orgue réveille les vieux échos des cantiques toujours jeunes qui sommeillaient là-haut, dans les encoignures des arcades, derrière les pendentifs de la voûte ou sous les entrelacs de la frise, quand des voix cristallines, montant d'en bas, les rencontrent dans l'atmosphère chargée de la buée de l'encens... oui, il ne distingue pas bien, mais il sent quelque chose.

Et voici que vers l'abside, où des cierges en grand nombre, piquent des boutons de feu sur les tentures de velours, le blanc cortège s'avance sans bruit ; et à mesure que passe le ciboire d'or, les petites têtes fleuries se relèvent puis, comme une tige qui a reçu sa goutte de rosée, elles s'inclinent et retombent. Et les visages reviennent de l'autel irradiés des clartés de l'au-delà.

Il ne distingue pas bien, mais, comme son vieux copain de Voltaire, il sent que quelque chose de surhumain se passe là ; pourtant, il ne veut pas ressembler à sa femme, perdue dans les larmes de l'action de grâces.... Aussi, il faut voir comme il mordille rageusement les poils de sa moustache.

Au sortir de l'église l'enfant est dans les bras de sa mère, qui voudrait avoir cent bras pour l'enlacer plus près de son cœur.

— Tu es bienheureuse, mon ange !

— Oh ! oui, maman, je sais que le bon Jésus m'a exaucée.

— Et que lui as tu demandé au bon Jésus ?

— " Bon Jésus, vous avez déjà mon âme : eh bien ! je vous donne mon corps et ma vie, si vous me donnez l'âme de papa," et le Bon Jésus, dans mon cœur, m'a dit qu'il allait m'exaucer..... Mais maman, pourquoi pleures-tu ?...

* **

Dans son lit, l'enfant a déjà les pâleurs de l'aurore éternelle. N'était le mouvement des lèvres exsangues en prière ; — n'étaient les prunelles des yeux ardents plongeant dans le ciel, on dirait que sur l'oreiller repose l'ange d'albâtre du sanctuaire.

Anéantie par le désespoir, les paupières soulignées de bistre par les longues nuits sans sommeil, la mère tient le poignet brûlant, où le pouls, affolé, bat la marche accélérée de la Mort qui arrive.

La porte s'ouvre... Elle sursaute... Non, ce n'est pas la Mort, c'est son mari qui entre, l'œil morne, avec un pli amer au coin de sa bouche qui voudrait cracher le blasphème.

Il se penche tendrement vers la mourante :

— Souffres-tu, ma chérie ?

— Oh ! oui, beaucoup, papa.

— Qu'est-ce qui te fait mal, cher mignon ?

L'enfant arrête un regard aigu, profond dans les yeux de son père :

— Ce qui me fait mal, c'est le démon qui est là !...

Et le père voit la main de sa fille se lever, tremblante, et montrer son cœur, son cœur où depuis vingt ans, Satan a transporté son enfer...

Oh ! ce doigt blanc, tendu vers lui, c'est une lame d'acier qui fouille sa poitrine et le perce d'outre en outre !

Il blêmit, recule quelques pas, et vient s'affaler sur un sofa, la tête entre les poings.

Les larmes, refoulées le matin de la première communion, venaient de trouver une issue ; elles roulaient nombreuses, brûlantes, dissolvant la glace du froid scepticisme,

et épurant un regard qui ne distinguait plus le sentier de la vertu, depuis qu'il ne fixait plus celui de la religion.

— Je suis un scélérat, j'ai fait mourir mon ange... Je ne suis plus digne de vivre...

— ... Mon ami, Dieu ne veut pas votre mort, mais votre conversion.



Ace timbre de voix étranger, il relève la tête et aperçoit le missionnaire qui vient prendre des nouvelles de sa première communiant de l'autre jour.

— Allons, prenez du courage, mon ami, et venez causer un peu avec moi...

Trois quarts d'heure après, quand ils rentrent dans la petite chambre, le visage du père est transfiguré, mais combien plus son âme !

Avec un effort suprême, Angéline se dresse sur son

lit, ouvre ses deux bras, qu'elle noue autour du cou de son père et lui dit dans un baiser :

— Je savais bien que tu étais le meilleur des papas...
Oh ! qu'il est bon le Jésus de ma première Communion !

Puis elle retombe, haletante, sur l'oreiller. Et ses yeux brillants n'eurent plus de regard, comme s'ils eussent commencé à voir les éternelles réalités.

Ce jour-là, il y eut des larmes sur la terre, mais là-haut, les séraphins entonnèrent un cantique triomphal, car Dieu avait fait une bonne journée : il avait un élu de plus sur la terre, et un ange de plus dans le Ciel.

H. L.



La Ste. Vierge Protège ses Prêtres



VOUS avez peut-être fait le pèlerinage de Lourdes, et, revenant vers Marseille, vous avez traversé ce coin du Midi de la France, encadré, d'un côté par les Cévennes et la Méditerranée, de l'autre, par la ligne grisâtre et altière des Pyrénées, qui ferme complètement l'horizon vers l'Espagne. La ligne sinueuse du chemin de fer s'éloigne en hésitant, comme à regret,

de la vallée bénie, témoin des apparitions de la Vierge. Puis les derniers contreforts de la montagne s'abaissent, et le train bondit insouciant à travers les vignobles où les ceps mûrissants se nuancent de pourpre et d'émeraude sous le soleil d'automne.

Cà et là, un bosquet d'oliviers pâles rompt la ligne uniformément verte des prairies : tandis que seul, le bruissement strident de la cigale sous les platanes perce le lourd silence de l'air.

Au loin, l'étendue poussiéreuse offre au regard des groupes d'habitations plutôt vieilles, serrées à l'ombre de la tour crénelée, sans clocher, d'une église massive.

Blanc et calme, sous le voile immense du ciel, d'un bleu intense, le Midi sommeille.

Sur ces apparences, on prêterait volontiers au méridional une langueur paresseuse, étrangère à toute agitation. Il n'en est rien, car s'il est un endroit où la faconde des discussions politiques résonne avec tapage, c'est bien vers Toulouse et Carcassonne.

Allèguera-t-on que ce verbiage, tout violent qu'il est, n'aboutit à aucune méchanceté pratique ? Les évènements actuels de France nous démontrent le contraire ; c'est du Midi qu'est parti le mouvement persécuteur des congrégations religieuses, dont nous voyons les effets désastreux.

— Ne vous en étonnez pas, me disait un vieil ami, il reste là-bas beaucoup de préjugés hérétiques et de rancunes albigeoises.

Oui, la vieille erreur produit les mêmes fruits de haine qu'au douzième siècle.

Nous racontons aujourd'hui un épisode de ce temps. Deux prêtres, dom Étienne et dom Rodrigue, allaient au petit pas de leurs mules, dont les grelots carillonnaient joyeusement sur le chemin de Béziers. Au milieu du silence du matin, égrenant à mi-voix la prière puissante du Rosaire, seule arme utile contre l'albigeois entêté, ils l'entrecoupaient d'invocations ardentes au Dieu de nos autels, à l'Hostie sainte qu'ils allaient consacrer et recevoir, ils l'espéraient du moins, dans la petite chapelle de Notre-Dame de Bonne-Encontre, aux portes de la ville.

C'était le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, et ils avaient résolu de braver tout danger pour célébrer la Messe en l'honneur de Marie.

Ils pénétrèrent sans encombre dans le sanctuaire vénéré, et dom Étienne, ayant revêtu les ornements sacerdotaux, gravit les marches de l'autel. Et la douce mère de Dieu entendit, ce matin-là, dans le pays désolé où les hérétiques jetaient depuis de longs mois leurs cris de haine et de blasphème, la parole qui réjouit le ciel et fait ressaillir l'humanité : *Salve sancta parens*, je vous salue, ô sainte Mère du Roi des rois !

Son Fils lui est présenté, à l'Élévation de l'Hostie, comme au crucifiement, victime expiatoire pour tant de crimes. Le prêtre prie ensuite pour les âmes jetées dans l'ombre de la mort, du sein des batailles : *Memento Domine*.

Gravement, il termine le Pater.

— *Libera nos a malo*, répond dom Rodrigue.

“ Oui, délivrez-vous, Seigneur, de tous maux présents et à venir, par l'intercession de la glorieuse Vierge Marie.... ”

A ce moment, une troupe tumultueuse fait irruption dans la chapelle, et une pierre lancée par un des assaillants vient en sifflant frapper à la tête dom Rodrigue qui s'affaisse sur le palier de l'autel. Sans se retourner, dom Etienne, comprenant le danger, reçoit l'Agneau divin sous les apparences du pain et du vin : il est armé pour le combat.

A peine a-t-il achevé de prendre le Précieux Sang, qu'un soldat lui retire violemment des mains le calice vide ; d'autres lui arrachent les ornements de la Messe ; puis le traînent au seuil de la chapelle, pour que la foule accourue puisse assouvir sur lui sa brutalité.

Un instant, ils délibèrent sur le châtement à lui infliger, sans toutefois vouloir le mettre à mort, par crainte des représailles des troupes Catholiques, campées non loin de là.

Mais une femme se précipite :

— Langue de chien, lui crie-t-elle, tu vas rétracter les folies que tu ne cesses de débiter sur ta Vierge, ou sinon....

— Bénie soit l'Immaculée Mère de Dieu ! réplique dom Etienne avec feu.

Un cri féroce lui répond. La malheureuse hérétique elle-même, ouvre violemment la bouche du prêtre, et saisissant la langue, elle la tranche jusque dans sa racine.

La troupe, malgré sa colère impie, sent tout ce qu'un tel forfait a de barbarie répugnante ; elle se disperse, laissant les deux serviteurs de Marie sur ce glorieux champ de bataille.

Dom Etienne, transporté dans un monastère du voisinage, guérit peu à peu de ses blessures, mais il resta muet.

Aux approches de Noël, une sorte de trêve fut convenue entre les partis hostiles, pour que dans la paix de la terre, on pût s'associer au chant des Anges du Ciel près de la crèche.

Vint la Vigile de l'Epiphanie qui, cette année-là, tombait un samedi. Dans l'obscurité de la nef, le pauvre prêtre muet assistait aux Matines que psalmodiaient les religieux dans le chœur illuminé.

A ces paroles du troisième nocturne : *et in psalmis jubilemus ei* " réjouissons-nous de chanter les cantiques de



Dieu, " il fondit en larmes, en se sentant privé pour toujours du bonheur de redire les louanges sublimes du

psalmiste, et surtout en se voyant interdit à jamais l'accès du saint autel.

Tandis qu'il pleure, le front dans les mains, voici qu'une clarté s'illumine du côté de l'autel de la Vierge, et au milieu de ce rayonnement, il aperçoit, avec stupéfaction, la MÈRE de Dieu au long manteau d'azur broché d'étoiles d'or, escortée de deux blancs Archanges, descendant vers lui.

— Mon enfant, lui dit-elle, d'une voix argentine, c'est pour m'avoir béni au Saint Sacrifice que tu as perdu ta langue ; aujourd'hui, je te la rends.

Sa main virginale toucha la bouche meurtrie du prêtre, et au milieu d'un frémissement d'ailes, elle remonta vers le Ciel, puis tout s'évanouit.

Quand le prêtre releva la tête, il se demanda si dans un moment de sommeil, il n'avait pas fait un doux songe. Mais non ; au chœur les Matines s'achevaient, et tandis que les deux chœurs se renvoyaient les versets du *Te Deum*, une voix éclatante partie du fond de l'église fit écho à ces paroles : *Tu ad liberandum.....* " Pour nous délivrer, Seigneur, vous n'avez pas craint de devenir les fils de la Vierge bénie. "

(D'après Nic. Laghi trat. vi. c. xxiv.)

J. B.



Un jour, Mgr Durieu, encore simple missionnaire, faisait sa visite périodique dans une petite localité de la Colombie britannique. Il exhortait ses chrétiens à la contrition. A la fin du discours un vieillard se leva : " Père, tu as dit une chose que je ne comprends pas ; tu as dit d'avoir la contrition de nos péchés ; mais lorsqu'on a une fois reçu Dieu dans sa poitrine, est-ce qu'on peut encore l'offenser ? Nous sommes six familles. Je puis t'assurer que depuis notre communion, je n'ai pas remarqué la faute la plus légère, pas la plus petite médisance, pas une parole vive. Je ne connais pas, il est vrai, le fond de leurs cœurs, mais, pour le mien, je puis t'assurer qu'il est bon. "

Voilà où en sont des sauvages à peine convertis !



SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE DES

Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement

L'Ascension et l'Eucharistie

I. — Adoration.

“ *Et ascendit in Coelum !* Est monté aux Cieux ! ”

1. — Jésus, je vous contemple et vous adore allant au Ciel recevoir la récompense de vos travaux et y siéger sur un trône resplendissant de gloire à la droite de votre Père. Vous vous élevez par votre propre puissance, après avoir une dernière fois béni vos Apôtres, et traversez les régions de l'air que vous sanctifiez sur votre passage. Les anges bordent des deux côtés, en lignes blanches et lumineuses, le chemin que vous allez parcourir, pendant que des multitudes parmi les plus purs de ces esprits bienheureux forment devant et derrière vous un splendide cortège.

2. — Un jour, ô Jésus, nous irons partager votre bonheur, mais en attendant, qui nous tiendra compagnie dans notre exil ? Qui soutiendra notre courage et nous affermira dans les âpres sentiers du Ciel ?

Vous avez, ô Jésus, deviné ce besoin que nous avons de vous, et vous avez fait, au moment de nous quitter, une splendide promesse : “ Je ne vous laisserai pas orphelins, je reviendrai vers vous. ” — Et vous avez tenu cette promesse en instituant l'Eucharistie.

L'Eucharistie ne vous enlève pas au Ciel, mais elle vous donne à la terre ; par elle nous vous possédons glorieux, triomphant comme au Ciel ; avec elle, notre pauvre terre devient une magnifique image du paradis. Comme les élus, nous vous possédons dans une présence aussi *certaine* que dans le Ciel : là où est l'Hostie consacrée, là vous êtes avec tous vos attributs, vos grandeurs, votre gloire. De plus, c'est une présence aussi *continue* que dans le Ciel. L'Eucharistie est la plus parfaite réalisation de votre parole, ô Jésus : “ Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles. ”

Jésus, je vous adore caché au Sacrement, mais aussi glorieux qu'au Ciel, ayant aussi les mêmes droits aux adorations des hommes qu'à celles des Anges et des élus.

II. — Action de grâces.

Sedet ad dexteram Patris. " Il siège à la droite de son Père."

1. — Remercions Dieu, au nom de Jésus, de la gloire, des honneurs, des joies de son triomphe. Soyons heureux que justice lui soit enfin rendue, que le bonheur remplace pour lui la souffrance, et la gloire l'humiliation.

Remercions Dieu au nom des anges qui retrouvent enfin leur Roi, et dont la gloire, la joie, le bonheur reçoivent un si grand accroissement par la rentrée de Jésus dans son royaume.

Mais surtout remercions pour nous : sa gloire est le gage de la nôtre ; les membres passeront où la tête a passé, les soldats suivront le triomphe de leur chef.

2. — Jésus, pour consoler vos Apôtres, vous leur avez dit : " Vous êtes remplis de tristesse parce que je m'en vais, mais je reviendrai et votre cœur sera dans la joie." Et votre Sacrement me prouve que vous êtes revenu : revenu pour m'aider à gagner la place que vous m'avez préparée au Ciel ; revenu pour me donner un avant-goût des biens dont vous m'y comblerez. Amour admirablement sage et plus admirablement bon de mon Sauveur, soyez béni !

3. — Soyez béni pour l'Eucharistie, ce pain qui non-seulement est descendu du Ciel, mais qui y ramène, qui y conduit ceux qui le reçoivent en leur donnant le gage de la vie éternelle : " Celui qui mange de ce pain vivra éternellement."

Il vivra car ce Sacrement est le Sacrement de vie : Toutes les fois que nous y participons, c'est un fleuve de vie que nous recevons en notre âme.

Et cette vie de la grâce, le Sacrement la préserve du péché mortel qui la perd et du péché véniel qui la fait languir ; et cela, jusqu'à l'heure bénie où la vie de grâce se change en la vie de gloire et la terre en ciel.

4. — Bien plus votre Sacrement, Jésus, nous donne les prémices du Ciel. L'Eucharistie, c'est vous-même venant converser avec nous et nous habituer doucement, par votre présence voilée, à l'éclat de votre présence glorieuse.

Enfin, s'il est sur cette terre des joies pures, assurées, dignes de nos âmes, ce sont celles que vous nous offrez, ô Eucharistie, avant-goût du Ciel, écho de ses fêtes, prémices de ses festins éternels !

III. — Réparation.

“ Et exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis.”

Jésus, avant de monter au ciel, vous avez dû reprocher à vos Apôtres leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs, lorsqu'après tant de preuves de votre puissance et de votre bonté, ils doutaient encore et hésitaient à reconnaître et à confesser votre divinité.

Hélas ! combien plus pouvez-vous, en votre Eucharistie, nous reprocher notre incrédulité et la dureté de nos cœurs.

1. — Quoi ! vous êtes présent au Saint Sacrement comme au ciel, vous y êtes vivant, glorieux, immortel, ayant par conséquent les mêmes droits à nos adorations, à nos hommages, et la plupart des chrétiens vous oublient, vous méconnaissent, vous méprisent !

2. — Vous êtes en l'Eucharistie pour nous faire un ciel sur cette terre et nous donner l'avant-goût de la béatitude ; vous êtes revenu parmi nous pour nous prendre par la main, vous faire notre guide et nous conduire au bonheur éternel, et nous répondons à vos avances en désertant la table sainte et vos Tabernacles !

3. — Si vous êtes en l'Eucharistie avec votre puissance et votre cœur, au prix des plus grandes humiliations et sans y être contraint par aucune nécessité, n'est-ce pas la preuve que nous m'aimons, que vous veillez sur moi, que vous êtes prêt à me secourir, que je puis tout attendre de vous ! Et cependant au moindre insuccès, à la plus légère peine, je me laisse aller au découragement, au dégoût, et je ne songe nullement à aller chercher près de vous, force et courage !

4. — Enfin, insensés que nous sommes, nous ne pensons guère au ciel que quand nous sommes privés des joies que nous avons ardemment convoitées sur la terre. Et si nous nous examinons de plus près nous serons couverts de honte, en voyant quelles bagatelles nous préférons aux biens du ciel, pour quels vils plaisirs nous en risquons la possession, quels raisonnements puérils nous en font perdre l'assurance !

IV. — Prière.

“ *Et elevatis manibus, benedixit eis.* Et ayant levé ses mains vers le ciel, il les bénit.”

1. — Qu'ils étaient heureux vos apôtres, ô Jésus, quand, avant de les quitter pour remonter à votre Père, vous les bénissiez.

On estime la bénédiction d'un vieillard : C'est un gage de bonheur. On estime la bénédiction du prêtre : tous les jours on la lui demande. Mais peut-on les comparer à la vôtre ? Là, en effet, la bénédiction est simplement un souhait, un vœu, une prière ; ici, c'est vous même l'auteur de tous les biens qui nous bénissez, vous-même qui n'avez pas besoin de prier ou qui, si vous priez, êtes toujours exaucé.

2. — Au Saint Sacrement, vous nous bénissez aussi, vous-même en personne, vous-même la bonté infinie, la puissance infinie nous bénissez, nous comblez de faveurs. Quel motif de confiance !

Jésus, je viendrai souvent recevoir votre bénédiction pour attirer sur moi ces grâces de lumière, de consolation, de force, d'esprit intérieur et de prière que vous répandîtes sur les enfants de Jérusalem et sur les apôtres au Mont des Oliviers.

3. — Nous nous efforcerons de mériter ces bénédictions en travaillant à votre règne eucharistique. Si en votre Eucharistie vous faites de la terre un ciel, nous devons en retour vous faire un ciel ici-bas par les honneurs royaux dûs à votre Divinité et à votre Humanité triomphante.

Le culte qui, ici-bas, rappelle le mieux votre gloire céleste, c'est le culte de l'exposition : là, ô Jésus, vous retrouvez un trône, la splendeur des lumières, les parfums des fleurs, les chants du ciel. Que votre règne arrive donc par la diffusion de l'Exposition du Très Saint Sacrement.

4. — Mais pour que ces hommages vous soient parfaitement agréables, il faut qu'ils soient soutenus par un culte intérieur : Vous voulez régner sur nos âmes ; or ce règne s'accomplit quand votre sacrement est l'aliment fréquent de toute la vie chrétienne ; quand la vie chrétienne est conduite par vos exemples et vos enseignements eucharistiques

Que ce règne de votre Eucharistie dans les âmes arrive, ô Jésus ! Et vous serez alors vraiment Roi sur cette terre comme vous l'êtes au ciel :

Adveniat regnum tuum Eucharisticum ! H. B.



Le Sermon du Curé



DEUX Parisiens s'égarèrent un jour dans un petit village.

Lequel?... Je ne dirai pas son nom, de peur que trop de Parisiens ne s'y rendent, et qu'ensuite ce ne soit plus un petit village.

Enfin, c'était un petit village, perdu, caché, enfoui dans un petit vallon, loin des villes, loin des bourgs, et presque sans chemins pour y arriver. Aussi, quels chemins charmants l'on prend pour s'y rendre ! Sentiers le long des haies, sentiers dans les prés, sentiers dans les blés ; mais de chemins point du tout, même pour un cheval ; quant aux voitures, jugez !...

Par quel hasard deux Parisiens arrivèrent-ils un jour jusque-là ?

Je ne sais.

Peut-être attirés par un souvenir de jeunesse et de joie. Peut-être poussés par l'horreur étrange que l'on a du monde, quand on est du monde, horreur fade et profonde ! Peut-être pour voir comment viennent les blés, et si les fraisiers sont de grands arbres. Peut-être pour rire un peu des hommes en blouse et des femmes en jupons, entre les mains desquels Dieu a remis les richesses de ce monde, la laine, la soie, le blé, les fruits. Peut-être aussi pour admirer.

Qui sait ?...

Toujours est-il que deux Parisiens étaient dans ce petit village.

Vous le voyez : mon histoire est une histoire singulière.

Dans ce village, il y a un curé, et quel curé !... Toujours malade, toujours par voies et par chemins, risquant sa vie à toute heure. Il prend médecine ; il a un emplâtre : le voilà parti près d'un plus malade que lui, et il perd son emplâtre en chemin ; c'est la moindre des choses.

Nos deux Parisiens causaient quelquefois avec lui.

— Demain, dit-il un jour, je ferai à la messe un sermon.

Les deux Parisiens promirent de s'y rendre, — voyez que mon histoire est singulière ! — peut-être pour faire plaisir au curé, peut-être pour rire un peu des phrases entortillées du bonhomme, peut-être aussi pour entendre la parole de Dieu ! Qui sait ?...

Ce dimanche-là était un dimanche de mai.

Dieu sait comme c'était beau autour de la petite église !

Prés fleuris, arbres verts, fraisiers en fleurs le long des haies, ruisseaux pleins de murmures, chants d'oiseaux.

Les Parisiens furent un moment heureux, faute de mémoire peut-être !

Jean se rendait à l'église, et Marie-Jeanne, et Pierre-André, et tous les autres.

Ce n'était pas un dimanche comme un autre ! Pierre avait son habit de noce, et Marie-Jeanne sa belle jupe de drap.

Quoi donc ?

Les enfants ce jour-là faisaient leur première Communion, et M. le curé un sermon.

Quel sermon ?

Vous allez voir. Laissez-moi d'abord vous dire comment la chose arriva.

Quand la cloche sonna, chacun prit le chemin de l'église, et s'agenouilla à l'entour ; Jean sur la tombe de son père : Marie-Jeanne, hélas ! avait perdu son époux !

Que ces renflements de gazon rappellent donc de souvenirs ! Chacun regrette : c'est un père, une mère, un enfant, une sœur, un ami peut-être.

Que mon histoire est singulière !

Ces Parisiens regrettaient un ami.

Oui, oui, un ami !

Là, tandis que la cloche sonne, le cœur se gonfle et se souvient ! Que de sourires évanouis ! Que de voix que l'on n'entend plus !

Quand la cloche ne dit plus rien, un murmure s'élève :
— Qu'ils reposent en paix ! Amen !

Les hommes entrèrent les premiers, et prirent place dans le chœur.

Les bancs de bois étaient pleins.

Les femmes entrèrent ensuite, et les Parisiens n'avaient pas de place, tant il y avait de mères ce jour-là !

Puis, le prêtre sortit avec la bannière, et les enfants de chœur et les chantres, et toutes les femmes suivaient. On se rendit ainsi à l'école où les enfants attendaient.

Il fallait bien aller les chercher.

Ce jour là, la timidité est aussi grande que l'amour.

Ils étaient là tout droits, tout raides, tout éblouis, en veste ronde, en jupes blanches.

Ils passèrent devant leurs mères sans détourner la tête seulement.

Dieu, Dieu lui-même les attendait sous le petit clocher d'ardoise.

Ils étaient là, dans le chœur, sur des chaises, tout au milieu avec leurs cierges qui brûlaient, et leur cœur tout surpris.

Quoi, plus que leurs mères, Dieu lui-même venait à eux !

Voilà qu'on chanta la Messe ; et puis voilà qu'au milieu ils se tournèrent vers leurs pères, puis vers leurs mères, et dirent ensemble à haute voix :

“ Chers pères et chères mères, pardonnez-nous, si nous vous avons offensés. ”

Tous ensemble, et chacun était sur son voisin en arrière d'un mot tout au moins.

Pardonnez ! Et quoi ? Depuis qu'ils étaient au monde, ils n'avaient fait que rire et pleurer quelquefois.

Pardonnez ! Comme à ce mot on se souvient !

Les pères, les mères, qui étaient là, avaient aussi demandé pardon une fois dans leur vie, comme les enfants venaient de le faire.

Et depuis, combien de fois avaient-ils demandé pardon ? Jamais peut-être : ils se souvenaient de cela.

Les hommes souriaient entre eux en se regardant, et les femmes avaient le cœur gros.

Encore un mot, encore un mouvement, et peut-être que tous allaient demander pardon.

Une femme se pencha à l'oreille du Parisien, et lui dit :
— Monsieur, c'est mon petit qui a commencé : ça me fait quelque chose !

Et son visage radieux, baigné de larmes, se cacha dans un mouchoir à carreaux.

Quelque chose courait dans cette assemblée. Le souvenir de l'innocence se levait gravement dans les cœurs.

C'est alors que d'une même voix les enfants redirent ensemble le renouvellement des vœux du baptême. Chaque mère distinguait la voix de son enfant et craignait qu'il n'oubliât un mot.

Monsieur le curé monta en chaire ; il montait vite : le moment était bon pour parler, savez-vous !

— Mes frères, dit-il.

Puis il posa sa tête dans ses mains.

— Mes frères, essaya-t-il encore de dire : mais cette fois sa voix s'éteignit. Il ne put.

Quelle faiblesse !

Il la surmonta et dit :

— Mes enfants !

Puis, lui aussi, il cacha son visage comme les pères, comme les mères ; et, comme les autres, il pleura.

Les Parisiens n'y purent tenir ; ils pleurèrent aussi, comme ces enfants, comme les pères, comme les mères et le curé lui même ; c'est que pour la première fois peut-être ils venaient d'entendre la parole de Dieu.

La parole de Dieu, cette parole muette qui monte, monte et soulève le fond du cœur !

Cela dura un moment ; puis, comme s'il avait tout dit, le curé redescendit à l'autel, et la Messe continua.

Quoi, me direz-vous, c'est là le sermon du Curé ?

Le souvenir m'en est encore si présent que je vous répondrai :

— Oui, mon *Frère*.

Oui, vraiment, ce fut tout. Nous pardonnâmes à nos ennemis ; nous pleurâmes en considérant la dureté de notre cœur : car, vous l'avez deviné, ces deux Parisiens, c'étaient mon ami et moi.





Chanson de T. BOTREL.



Mais comment ferez-vous, l'abbé ?

Ma Doué ! (Mon Dieu !)

Mais comment ferez-vous, l'abbé,

Pour nous dire la Messe ?

— Lorsque le soir sera tombé,

Je tiendrai ma promesse.

Mais comment ferez-vous, l'abbé ?

Ma Doué !

Mais comment ferez-vous, l'abbé :

Votre église est en cendre !

— Vers l'Océan je descendrai,

Voulez-vous y descendre ?

Mais comment ferez-vous, l'abbé ?

Ma Doué !

Mais comment ferez-vous, l'abbé :

Nul autel ne s'y lève !

— Sur un bateau j'officierai,

Vous serez sur la grève.

Mais comment ferez-vous, l'abbé ?

Ma Doué !

Mais comment ferez-vous, l'abbé

Sans nappe en fine toile ?

Notre doux Seigneur poserai

Sur un morceau de voile.



Mais comment ferez vous, l'abbé ?

Ma Doué !

Mais comment ferez-vous, l'abbé,

Sans chandelles, sans cierges ?

— Les astres seront allumés

Par Madame la Vierge.

Mais comment ferez-vous, l'abbé ?

Ma Doué !

Mais comment ferez-vous, l'abbé,

Sans enfant de maîtrise ?

— *Pour bel enfant de chœur j'aurai*

Un vicux à barbe grise.

Mais comment ferez-vous, l'abbé ?

Ma Doué !

Mais comment ferez-vous, l'abbé,

Sans chantre à la voix large ?

— *Pour me répondre au Kyrie,*

J'aurai le vent du Large.

Mais comment ferez-vous, l'abbé ?

Ma Doué !

Mais comment ferez-vous, l'abbé,

Sans vos orgues absentes ?

— *Jésus touchera le clavier*

Des vagues mugissantes.

Mais comment ferez-vous, l'abbé ?

Ma Doué !

Mais comment ferez-vous, l'abbé,

Si l'ennemi vous trouble ?

— *Une fois je vous bénirai,*

Les Bleus bénirai double.

Mais, de vous massacrer, l'abbé ?

Ma Doué !

Mais, de vous massacrer, l'abbé,

Ils auraient bien l'audace ?

— *Bah ! dans le ciel je monterai*

Préparer votre place.

Première Communion

Qui donc ainsi te transfigure, ô ma Pauline ?
 Quel nimbe dore ainsi ton sourire enfantin ?
 Un timbre étrange vibre en ta voix cristalline :
 Des immortels concerts est-ce un écho lointain ?

Aujourd'hui pourquoi donc à ta lèvre câline
 Osaï-je à peine offrir mon baiser du matin ?
 Ah ! c'est qu'après t'avoir admise au grand festin,
 L'ombre auguste d'un Dieu sur ta tête, incline.

Je sens sur toi planer l'immensité divine ;
 Dans tes yeux, pur miroir de ton âme, on devine
 Que tu viens de gravir les éternels sommets.

Enfant, garde toujours cette ineffable empreinte !
 Et que le souvenir de la céleste étreinte
 Dans ton cher petit cœur ne s'efface jamais !

LOUIS FRECHETTE





La logique de la Foi

En 1812, deux régiments étrangers, les Meuroirs et les Watteville, passèrent au Canada. C'est en qualité de lieutenant dans le premier de ces régiments que William G. Robins vint ici.

Après la guerre, ces deux régiments furent licenciés et plusieurs officiers s'établirent dans notre pays, entre autre Williams G. Robins.

Robins vint, en 1815, s'établir à Drummondville avec son ancien chef, le colonel F. G. Herriot.

Le 11 décembre 1830, il était nommé régistrateur du comté de Drummond.

Il mourut en juin 1847.

M. Robins était un homme de haute intelligence et d'une éducation soignée; tout respirait en lui le parfait gentilhomme.

L'histoire de sa conversion au catholicisme est palpitante d'intérêt.

Homme de conviction, M. Robins cherchait la vérité avec ardeur. Souvent il conversait avec le vieux notaire David, de Nicolet, qui était fort en controverse.

M. Robins était convaincu de la vérité de la religion catholique, excepté sur un point: la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement.

Il expose son dernier doute à M. David en lui disant: "S'il n'y avait point ce dernier dogme que l'Eglise propose à votre croyance, je serais des vôtres."

Le notaire réfléchit et dit:

— Dieu n'est pas tout-puissant.

— Comment, vous blasphémez!

— Non, mais c'est vous qui le faites, puisque vous refusez à Dieu le pouvoir de changer le pain en son corps et le vin en son sang adorable.

— Notaire, vous avez raison; je n'hésite plus: je suis catholique.

La conversion de M. Robins fut sincère; sa vie et sa mort surtout, furent édifiantes.



DANS UN SAINT TREMBLEMENT

Chœur à l'unisson ou Solo de Baryton,

HERMANN.

Metr. (♩ = 40)

♩ *Messtoso*

ORGUE
ou
PIANO.

Soutenu

Dans un saint trouble -

FIN.

- ment, heu - reux mortel a - do - re Le Dieu ca - ché sur cet Au -

(♩ = 40)

Cresc.

tel!... Si ta ra - son se trouble en -

Cresc.

$\text{♩} = 40$ *Ritenu*

... core, Que la Foi, dans ce lieu, — lui montre l'Eter-nel! Que la

Ritenu

f *Rallent*

Foi, dans ce lieu, — lui montre l'Eter-nel!

Rallent *Dimin.*

Les cieux se sont ouverts... la Manne Eucharistique
 S'offre à nourrir ton faible cœur !
 En ce saint lieu, l'Agneau Mystique
 Vient s'immoler encor, pour sauver le pécheur !...

Sans gloire, sans éclat, au fond du sanctuaire,
 Résidant pour nous nuit et jour,
 Il est délaissé sur la terre,
 Cet auguste captif, enchaîné par l'amour !...

La foule des pécheurs, sous ses tentes coupables,
 Se presse hélas ! avec ardeur...
 Et sous tes parvis seuls aimables,
 Mon Dieu ! souvent en vain, mes yeux cherchent un cœur !

Tabernacle Divin ! si jamais je t'oublie,
 Qu'aussitôt, je perde la paix...
 Qu'à l'instant, ma langue se lie,
 Si je n'exalte plus tes grandeurs, tes attraits !...



Putnam... nam... om... oum !...

(Episode de la guerre contre les religieux en France.)

Sur le boulevard extérieur de la petite ville, les Pères de St Joseph ont bâti, voilà bientôt quarante ans, un très modeste couvent. Juché sur une terrasse assez haute, protégé par une forte haie de noisetiers, il peut se croire à l'abri des regards indiscrets.

Rien ne brise la monotonie du paisible quartier. Sur le matin, le sifflet des maraîchers réveille les moineaux pelotonnés sur les branches, des envolées tapageuses d'enfants courent vers l'école, tandis que quelques dames, plutôt mûres, glissent, silencieuses, le long du boulevard, se rendant à la messe chez les Pères.

Au crépuscule, par les beaux jours, le boulevard devient le rendez-vous des gens *chic* de l'endroit : gros commerçants, officiers, fonctionnaires, etc... Les conversations sont peu animées : il faut être prudent par le temps qui court !

Le long des marronniers, chaque soir, roulent tout doucement, sur leurs petites jambes, Monsieur Tribouillot, sa dame et son chien basset : il faut aérer Azor.

Monsieur est un commissaire de police en retraite. Il porte des favoris, des guêtres blanches à la "Félix Faure." C'est l'homme qui paraît toujours avoir un sabre à digérer, tant il est raide et inquiet. Il tient en laisse son vieux toutou, hargneux et décrépît, que suit en geignant Madame, une grosse juive, à la voix pincharde, à la figure apoplectique et ahurie.

De temps à autre, tous s'arrêtent, sous le fallacieux prétexte de laisser Azor se soulager.



Un soir d'automne.

La famille Tribouillot est seule sur la promenade. Par la haie dégarnie, on aperçoit facilement quelques fenêtres du couvent.

Justement, l'une d'elles s'entrouvre, avec une lente poussée des volets. Une ombre humaine paraît. La main de cette ombre s'avance, et dépose soigneusement sur le rebord extérieur un objet, puis un deuxième, puis un troisième, puis un quatrième... Et tout cela se ressemble et s'aligne...

La main est celle du Frère Pancréas, que vous devez plaindre beaucoup, si vous avez des cors aux pieds... Il en est cousu,

le pauvre ! Il a vainement essayé, pour marcher à l'aise, toutes les vieilles savates de la maison : rien n'y a fait, et il continue à pivoter lamentablement, comme sur des œufs, poussant des soupirs à la descente des longs escaliers, et recevant de temps à autre, — ô comble d'épreuve ! — un avis discret au chapitre de la communauté : "Frère Pancréas, veillez à la modestie, vous scandalisez les novices..."

Or ce matin-là, la dame du pharmacien, toute dévouée aux Pères, l'a pris en pitié, et il a reçu par l'entremise du supérieur quatre flacons d'*anti-cors*, tous plus "*infaillibles*" l'un que l'autre.

Vivement, le soir, le Frère Pancréas remonte à sa cellule. A peine entré, une de ses savates est lancée allégrement sous le lit, l'autre vers la cheminée... puis un des pieds nus s'étale sur la table, et les dents encore solides du frère arrachent presque à la fois les quatre bouchons.

"*Hollway's corn-cure... Putnam's corn-cure...* comprends pas... " mais ce n'est pas au Père Econome que j'irai demander... *Sou-* "*verain anti-cor...* que Dieu et saint Joseph la bénissent !..."

L'opération est finie, et comme les remèdes empestent la cellule, et comme le frère veut, d'autre part, les avoir tout près, il s'en va loger les fioles sur la pierre de la fenêtre.

Au même instant, Azor a dû faire halte. Tribouillot qui a le nez en l'air, aperçoit la lueur discrète de la fenêtre. Mais comme il a la vue basse, il la montre à sa femme avec un geste inquisiteur. L'un et l'autre ne demandent pas mieux que d'être malveillants.

— Ce sont de petits flacons... apparemment des articles de parfumerie.

— Ah ! oui, c'est l'étalage des recettes du monastère, fait-il avec un petit rire sec, à l'intention des habituées du lieu qui arrivent là de bon matin, eh ! eh ! eh !...

— Oh ! la, la ! c'est exaspérant ! s'écrie Sarah. — Et la voilà qui monte le ton et qui vocifère rageusement en levant le poing dans la direction du couvent.

Azor, remis de son indisposition momentanée, entendant glapir sa maîtresse, croit bien faire de l'imiter, et se met à japper aux étoiles.

— Allons, taisez-vous ! dit Tribouillot avec un geste autoritaire à l'adresse des deux compagnons de son existence. D'ailleurs, j'ai mon idée : ces moines, ils vont avoir de mes nouvelles !...

Tout ce petit vacarme nocturne échappe au Frère Pancréas. Plongé dans ses couvertures jusqu'aux oreilles, bercé dans les bras de la douce espérance, il rêve à ce moment qu'il est emporté dans les airs, sans cors aux pieds, et mâchonnant des noms inconnus : *Hollway... Putnam... nam... om... òum...* il ronfle dans l'innocence.



Le surlendemain, le Supérieur eut un sursaut en déchirant une enveloppe marquée du timbre officiel :

Cabinet du Préfet, 10 Novembre 1902.

MONSIEUR,

Des renseignements sûrs nous autorisent à croire que votre couvent possède comme annexe un dépôt de parfumerie. Dans votre demande d'autorisation, vous avez négligé d'en faire mention.

Un tel exposé, faussement établi, entraîne immédiatement le rejet de la dite demande.

Veuillez agréer...

Le digne religieux se demanda lequel des deux l'emportait : ou de l'injustice criante d'un tel procédé, ou de l'in vraisemblance d'une pareille allégation. Et comme un souvenir de sa prime jeunesse lui rappelait vaguement la terminologie de la toilette de ses grandes sœurs, il se prit à sourire :

— Eh ! sans doute, se dit-il ironiquement, nous allons fournir du "trèfle incarnat" à la très vieille Madame X..., du "bouquet de jouvence" à l'austère présidente de la Confrérie de la Bonne Mort...

On frappe à sa porte.

— Eh bien ! Frère Pancréas, vous sentez-vous mieux ?

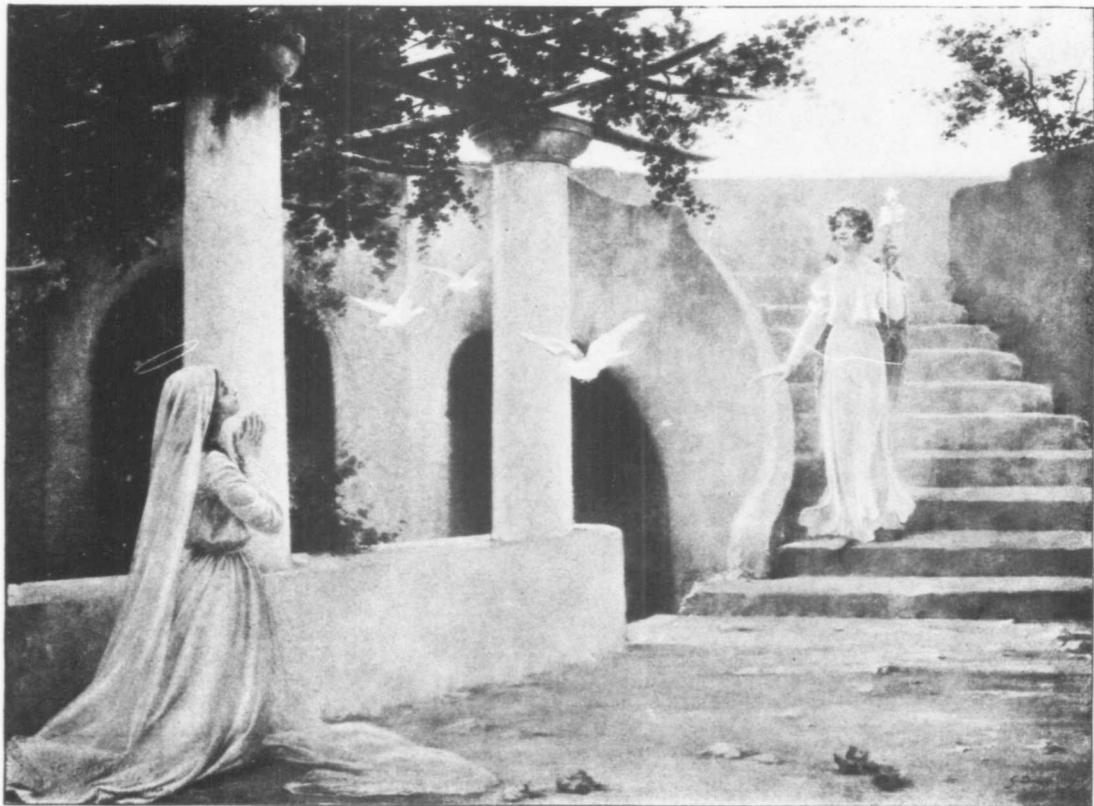
— Ce que je sens, mon Père, c'est que ces remèdes puent terriblement, et même que j'ai dû les mettre tous les quatre sur la fenêtre...

— Sur la fenêtre, dites-vous ! — Alors, je comprends pourquoi on a pu croire à un dépôt de parfumerie...

— Un dépôt de parfumerie ? moi... comprends pas...

J. B.





AVE MARIA

D'après le tableau de G. Dubufe.